Chez nous

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **L'exploitée : organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages**

Band (Jahr): **1 (1907-1908)**

Heft 11

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

rappeler sans cesse à nos camarades syndiqués qu'un mouvement syndical poursuivant des améliorations, purement économiques et les poursuivant sans égard pour les camarades qui ne sont pas « du métier » devient un mouvement vain qui finira par se tourner contre le prolétariat lui-même en oppressant les classes sociales inférieures et en divisant le prolétariat en une aristocratie ouvrière d'un côté et des gueux de l'autre.

Il faut que nous *femmes qui faisons des achats* de toute sorte expliquions à nos maris mécontents de nos emplettes qu'il est trahison si les ouvriers d'un métier s'entendent avec les patrons pour une hausse du produit, que les ouvriers de tous les métiers de cette façon anéantissent mutuellement leurs succès, et qu'uniquement les patrons profitent de l'aveuglement prolétaire.

Il faut que nous, *ménagères*, expliquions à nos camarades que pour pouvoir subir et mener à bout une lutte de principes contre tous nos patrons communs il faut avoir du pain et du lait en temps de lutte pour que les pleurs des enfants n'éteignent pas les feux de l'enthousiasme. Il faut que nous les poussions à créer des réserves d'alimentation, c'est-à-dire des boulangeries et laiteries coopératives, qu'il faut arracher nos sociétés de consommations des mains du capital privé pour qu'un jour en temps de grève nos magasins puissent faire crédit aux familles grévistes.

Comme *citoyennes*, il faut rappeler à nos camarades souvent si fiers de « notre démocratie », que les libertés politiques sans les libertés économiques sont illusoires.

Rappelons que nous n'avons point de droits démocratiques, nous, femmes, et que pourtant notre situation de paria politique ne diffère presque pas ou pas du tout de la leur. S'ils sont fiers de la patrie, des couleurs qu'ils portent, répondons-leur ce qu'a répondu la femme parisienne — je ne sais plus son nom — à laquelle on a envoyé le ruban rouge de la légion d'honneur : « Nous femmes, nous portons tous les rubans qui nous plaisent et nous choisissons les couleurs qui s'accordent avec notre teint ».

Quelle que soit l'idole que le camarade homme vénère parce qu'il est plus proche que nous des couches dominantes que nous, critiquons ces idoles, aidons l'homme à les détruire — comme il nous a aidé à détruire celles qui nous intimidaient.

CHEZ NOUS

Rapacité. — Nous avons cru, quand nous avons appris que les patrons daignaient nous accorder une augmentation de salaire, qu'ils étaient animés de bons sentiments à notre égard. Mais nous avons éprouvé une grande déception à l'entrée en vigueur de la nouvelle convention. Ce qui nous était accordé de la main droite nous était repris par la main gauche. Ainsi, pour une minute de temps perdu, les patrons ont le courage, ou le toupet, de nous décompter un quart d'heure de travail.

A quel degré de rapacité faut-il être descendu pour que des hommes fortunés, repus de bien-être (quoique se payant de petits airs de saints) se comportent de cette façon à l'égard d'ouvrières souvent obligées d'aller à l'atelier en ayant faim.

Il est certain que nos patrons sont absolument dépourvus de tout sentiment humain, et qu'il ne faut rien attendre d'eux. Peu leur importe que les salaires que nous recevons soient insuffisants pour vivre honnêtement, pourvu qu'à la fin de l'année ces Messieurs se soient enrichis de plusieurs milliers de francs. Ils édifient ainsi une fortune sur le travail de pauvres jeunes filles qui, peut-être un jour, seront livrées à la prostitution.

Donc, ouvrières, puisqu'il ne viendra rien du côté patronal, c'est de nous qu'il faut attendre la délivrance. Groupons-nous sérieusement dans notre syndicat, occupons-nous toutes de notre organisation afin que nous soyions fortes et que la propagande commencée ne soit point stérile.

Mais il est nécessaire que nous nous instruisions un peu, soit par la lecture, soit par des conférences que le comité du syndicat pourrait organiser. Par cette propagande syndicale, nous deviendrions assez conscientes pour vaincre l'intransigeance patronale.

Une ouvrière.

Note du comité central. — Notre correspondante emploie des expressions un peu vives. Peut-être les patrons ne trouveront pas cela de leur goût, mais s'ils veulent nous indiquer des mots qui expriment mieux leurs actes nous leur en serions très reconnaissants. *Dans le prochain numéro nous indiquerons les noms et qualités des patrons qui appliquent au mieux la manière critiquée de faire.*

LA CRISE

La production capitaliste a conduit toute la culture de l'humanité en un cul-de-sac.

Dans l'industrie la surproduction des marchandises est donc une maladie chronique. C'est ce que prouvent les crises qui reviennent périodiquement.

Une grande partie de la classe ouvrière ne trouve plus de travail et forme ce qu'on appelle l'armée de réserve industrielle. Cette armée incite les grands industriels à faire descendre les salaires à des minimums de famine, en même temps qu'ils exploitent le plus qu'ils peuvent l'ouvrier et dans son temps et dans sa force.

Les ouvriers qui travaillent ne peuvent pas acheter parce que leur salaire est trop misérable. Les ouvriers qui chôment ne peuvent rien acheter du tout. Ils ont faim et souffrent malgré que sur le marché mondial les produits se soient accumulés de gigantesque façon.

* * *

Ainsi donc nous avons d'un côté une colossale